

## *Étude lexicale des termes de l'eau dans les romans de Mohammed Dib*

**M. Boumediene BENMOUSSAT,**

Université de Tlemcen.

**Mme Batoul BENABADJI,**

Université de Tlemcen.

De nombreux auteurs ont, à travers l'histoire des littératures du monde et à travers les époques, été sensibles à l'eau et s'en sont fait les chantres<sup>1</sup>. Il n'est donc pas étonnant de voir les écrivains maghrébins en faire un sujet d'inspiration de prédilection. La fontaine, la source, la mer et d'autres formes de l'eau encore, n'ont jamais cessé de participer à la composition des paysages et des décors de la vie des habitants, qu'ils soient mis en scène par Feraoun, Mammeri, Mimouni ou Dib. Il serait probablement très intéressant de voir comment chacun a exploité ces éléments et de constater les convergences et les divergences pour définir les facteurs communs à ces auteurs, mais aussi pour aboutir aux distinctions qui pourraient être de divers ordres. Nous avons choisi de prendre dans cette mosaïque, un échantillon de l'univers romanesque de Dib, de le soumettre à une rapide étude lexicale pour mettre en évidence la richesse sémantique de l'eau. Une richesse d'autant plus nuancée que les termes de l'eau se prêtent à la polysémie autorisée par le symbole.

Dans les romans de Dib, l'eau se présente tout d'abord dans sa forme brute, hydrique, puis dans les contenants les plus divers, tels que le contexte du puits, de la source, de la fontaine... Dans un grand nombre d'œuvres postérieures à l'indépendance, l'eau apparaît, de manière assez récurrente sous la forme de la mer, du lac, de l'océan ; on peut constater cela dans le titre de certains romans : *Qui se souvient de la mer*, *Cours sur la rive sauvage* ; la mer se trouve présente dans un grand nombre de romans et semble receler tantôt des drames, tantôt des énigmes. Il arrive aussi que la mer soit en relation avec un lieu d'exil ou un endroit non identifié, comme on peut le voir dans *Les terrasses d'Orsol*.

L'eau se présente dans certains romans (plus particulièrement dans les premiers) comme un élément dont l'importance s'inscrit dans les besoins du quotidien des personnages, besoins d'autant plus pressants que cette matière est rare. Dans d'autres œuvres, l'eau prend l'aspect d'une matière vivante qui agit tantôt en faveur du personnage tantôt pour le détruire : elle n'est plus objet de l'action (usage), mais sujet de l'action (elle possède des vertus qui lui confèrent des pouvoirs).

Mais il est indéniable que le signe de l'eau, quels que soient les aspects qu'il peut revêtir est, dans le texte un élément actif et interactif qui laisse se profiler au-delà de son signifiant un grand nombre de valeurs significatives et qui, en contexte, peut nous mener vers des confins de l'interprétation subtils et inattendus. De la source à la mer, le fil de l'eau n'est jamais coupé et tôt ou tard l'eau de la source rejoint la mer ; mais c'est dans le(s) voyage(s) qu'elle entreprend que se cache son secret. L'exercice

lexical que nous proposons aurait pour finalité d'aboutir à des recoupements qui mettraient en évidence la richesse des références culturelles et favoriserait une lecture en profondeur de l'œuvre romanesque de Dib. La référence à la mer semble vouloir nous faire perdre de vue la source, mais cela est-il possible, puisque l'eau de la source est forcément recueillie par la mer, mais elle y perd sa douceur, sa pureté, sa fraîcheur ; elle y perd aussi sa particularité, elle contribue à « faire » la mer et devient anonyme. Tel est peut-être le sort de l'homme qui, en voulant accumuler toutes les saveurs culturelles du monde, se trouve assailli dans sa singularité, happé par l'hydre universelle. Est-ce le message que Mohammed Dib adresse à ses lecteurs ? Seule une étude minutieuse de ses romans pourra éventuellement apporter des réponses à un grand nombre de questions qui restent posées malgré toutes les études qui ont abordé son œuvre.

On pourrait, dans un premier temps, regrouper les différentes formes d'apparition de l'eau en sous-ensembles qui seraient répartis ainsi :

1. Le point d'eau, eau statique (= eau repère) : le puits, la fontaine et la source.
2. L'eau itinéraire, eau mobile (= véhicule) : le fleuve, la rivière, le ruisseau et le torrent
3. L'eau profondeur, immensité (=errance) : le lac, la mer et l'océan.

## I/ Caractérisation de l'eau statique

L'eau statique serait une eau qui ne coule pas ou dont l'écoulement n'est pas perceptible. C'est aussi une eau dont l'emplacement est stable.

### I. Le puits

Le lexème 'puits' est défini<sup>ii</sup> ainsi :

- trou vertical creusé dans le sol et souvent maçonné pour atteindre la nappe aquifère souterraine.
- Trou creusé dans le sol en vue d'extraire le minerai ou le charbon ou destiné à toute autre fin industrielle.
- 'aux chaînes', compartiment d'un navire destiné à loger les chaînes des ancres
- 'de pétrole', trou foré dans le sol pour l'extraction du pétrole.
- 'de science', personne très savante.

Nous retiendrons dans ces définitions les traits suivants : trou/vertical, creusé/maçonné/foré, atteindre/extraire, fin industrielle/savante.

La définition se rapportant à l'ancre renvoie, plus ou moins implicitement, aux sens : **vertical**, **atteindre** et **retenir**. Si l'on fait jouer toutes ces directions de sens, on pourra poser, a priori, que le puits est un lieu construit par l'homme (science et industrie) pour lui permettre de repérer les richesses du sous-sol et de s'en servir. La notion de trou évoque celle d'enterrement ou de mise en hibernation. C'est aussi, lorsqu'il est associé à son contenu, une sorte de voyage dans le temps qui s'exprime dans le voyage dans l'espace : en effet, l'eau (par exemple) se trouvait à la surface puis, avec le temps, elle s'est infiltrée dans les couches profondes de la terre pour former les nappes phréatiques ; l'eau s'est donc déplacée de la surface à la profondeur ; le puits permet de reconstituer ce cheminement et d'avoir accès à la richesse enfouie dans le sol.

La forme du puits laisse penser à un cordon ombilical (confirmé par la corde à laquelle pend le seau) qui relierait la surface (=présent ?) à la profondeur (=passé ?).

Le forage et la fortification du puits sont une forme de domestication de l'eau et un moyen d'appropriation des richesses.

## 2. La fontaine :

Les définitions données par le dictionnaire sont les suivantes :

- eau vive qui sort de terre.
- construction destinée à la distribution et à l'écoulement des eaux.
- récipient de céramique, de métal, muni d'un robinet, dans lequel on conserve l'eau.

La fontaine rejoint les caractéristiques du puits mais dans une formule plus raffinée, puisque le robinet remplace la corde de hallage du seau. L'eau est amenée au robinet et l'effort est réduit. L'usage du robinet permet la disponibilité de l'eau mais non son appropriation par l'individu, car c'est un bien public. Cependant, la notion de 'rationnement', implicitement suggérée par le seau qui sert de moyen d'approvisionnement du puits, n'est pas perceptible à la fontaine, puisque l'eau coule, en principe, dès que l'on actionne le robinet. Il n'en reste pas moins que l'eau est récupérée dans des seaux. Cependant, la fontaine laisse entendre qu'elle est le produit d'une technologie qui a consisté à amener l'eau par un système de tuyaux et de pression jusqu'au robinet ; elle fait référence à une industrie (effort) en plus d'un savoir faire (technologie).

Le puits, tout comme la fontaine, dans *la grande maison*, est un centre de gravitation pour les femmes de Dar-Sbitar : «*Elles palabraient à n'en plus finir autour du puits*» (p.79).

Il permet des échanges multiples, favorise la détente et participe à la survie «*Il faut de l'eau, beaucoup d'eau. C'est plus qu'une géhenne ici. Allez en bas, a-enez ce que vous pouvez d'eau*» (p.95).

L'eau bienfaisante est utilisée pour lutter contre la chaleur, + *la fournaise* ». De l'eau pour ne pas étouffer de chaleur mais cela suffira-t-il ? «*Aussitôt répandue, l'eau s'évaporait en une vague ardente* ». L'effort n'est pas épargné : «*Omar traînait une vieille marmite. Ses deux sœurs, Aouicha et Meriem, charriaient l'eau dans des bidons. Du puits, dont ils faisaient grincer la poulie sans discontinuer, tout était inondé sur leur passage.*» (p.95) «*La grande sœur continuait la navette entre le puits et la chambre.*» (p.97)

Toute cette frénésie pour «*transporter de l'eau et la déverser sur le sol et les murs* » s'accompagne d'une atmosphère de mort : «*Il était vain de parler de fraîcheur et pourtant Aïni en avait besoin pour travailler. C'est même un miracle qu'on n'y eût encore trouvé aucun d'entre eux foudroyé* » (p.96). Il faut lutter pour la survie (travail de Aïni), contre l'étouffement et l'enfermement «*tout était délavé dans un enfer de lumière. A chaque pas, les enfants butaient contre des murailles que dressait la chaleur desséchée d'août ; le ciel en ébullition vomissait des tourbillons de mouches que des*

odeurs de fosses attiraient. Ces journées lâchaient sur le quartier une puanteur subtile, tenace de charogne que ni les coups d'air, ni la chute de température nocturne ne parvenaient à défaire » (p.96).

La puanteur qui pollue l'atmosphère peut être vue comme la décomposition (= le démantèlement) des valeurs culturelles de la société colonisée : dégradation progressive et insensible contre laquelle l'eau purificatrice et régénératrice ne peut plus rien : « *La navette entre le puits et la chambre* » ne suffit pas à venir à bout de cette chaleur qui semble porter une connotation de fatalité (vomie par le ciel). C'est sans doute pour cela que « *toute cette eau ne servait à rien. Ils le savaient tous. Au soir, la chaleur fondit sur eux. Leurs corps furent moites.* » (p.109).

La présence des mouches est vraisemblablement une image renvoyant à la présence coloniale qui s'infiltré partout, contamine tout et crée le vide culturel. Le puits n'est plus utilisable à cause de la pollution qui envahit l'intériorité de la maison : « *Dans la maison, le puits était trop près des cabinets, si près qu'il y avait des infiltrations. Aïni ne voulait pas de son eau* » (p.144). Ce rebut est tel que c'est l'eau de la fontaine qui va devenir le substitut du puits. La fontaine, construction publique, fait implicitement référence à la présence coloniale, une présence dont l'impact atteindra des sphères vitales : la nourriture des corps et celle des esprits « *Omar ne demandait plus un morceau de pain trempé dans l'eau de la fontaine* » (p.47). Composition frugale d'un repas essentiel et rudimentaire qui souvent fait défaut. Le vide du ventre et celui de la tête vont souvent de pair « *il ne rencontrait qu'un vide à l'intérieur de lui-même... Cette cendre des longues heures où il n'avait eu aucun aliment, il n'arriverait jamais à la cracher entièrement* » (p.47).

L'eau de la fontaine est devenue indispensable et fait désormais partie de l'effort à faire pour se nourrir « *Aïni, derrière, dans son haïk blanc qui s'effilochait de plus en plus sur les bords, un grand seau débordant lui tirant le bras. Lui, apportait de quoi manger, elle, de l'eau de la fontaine commune pour boire* » (p.144).

Cependant, le vide gagne la ville « *Quel vide ! La vie se retirait de Tlemcen dont le grand soleil avait pris possession. Tout d'un coup, comme si la ville ne vivait plus depuis des millénaires, ses larges avenues redevenaient d'immenses voies solitaires et antiques, où les bruits s'étaient tus, ses édifices, des temples d'un culte perdu et son vaste silence, la farouche paix de la mort qui étincelait dans l'ardeur du jour. Tlemcen prolongeait son existence dans la pierre* » (p.169). Dans ce texte, le rapport chaleur/culture est attesté par le 'grand soleil' qui est, à notre avis, une référence à la culture occidentale qui, sous prétexte d'apporter la 'paix', apporte la 'mort', le 'vide' culturel ; la ville est pétrifiée dans le silence (culture muselée, opprimée) et la rigidité de la pierre (sa culture se sclérose dans les slogans et les stéréotypes).

Cette description de la ville reproduit sensiblement la formation du puits dont l'eau s'échappe de la surface pour se réfugier dans le sous-sol, c'est-à-dire, dans la pierre.

### 3. La source :

Ce lexème englobe les sens suivants :

- Point d'émergence, à la surface du sol, de l'eau emmagasinée à l'intérieur (l'eau d'infiltration revient au jour sous forme de source lorsque la couche imperméable sur laquelle elle coule affleure à l'air libre à flanc de coteau par exemple.
- Principe de quelque chose, cause, origine : une source importante de revenus
- Origine d'une information, d'un renseignement : ne pas révéler ses sources.
- Système qui peut fournir de façon permanente une énergie (chaleur, lumière électrique, son), des particules.
- Coulée en source : coulée du métal dans un canal vertical alimentant le moule par la partie inférieure.
- Remonter aux sources : retrouver l'origine d'une affaire ; revenir aux débuts, jugés plus purs, d'une doctrine.
- Retenue à la source : système dans lequel l'impôt est prélevé sur le revenu avant le paiement de celui-ci.
- Source chaude, source froide : source de chaleur à températures différentes entre lesquelles évolue un fluide actif (frigorigène ou produisant du travail) en échangeant chaleur et travail.

On peut remarquer que la source, dans toutes ses acceptions, renvoie à l'origine, au point de départ, d'émission, d'existence. C'est donc un point 'générateur' qui donne naissance à la matière. Je dirais plutôt : qui met en évidence un début des choses ; le vrai début étant inaccessible, insaisissable parce que souvent enfoui dans des profondeurs inextricables. La source est une sorte d'accès au cœur de la terre, un œil ouvert sur le monde des profondeurs, mais aussi une lucarne des profondeurs ouverte sur la surface. Ce qui la différencie en cela du puits et de la fontaine, c'est qu'elle en est la forme la plus naturelle.

Ces trois points d'eau : puits, fontaine, source sont des repères stables, ils ont une fonction vitale, surtout dans un pays où l'eau est une substance précieuse parce que rare ; ils ont aussi un rôle prépondérant dans les domaines social, économique, culturel. L'usage de l'eau de ces lieux est singulier et pluriel ; on peut utiliser l'eau à plusieurs effets : laver, rafraîchir, cuire, purifier etc. Ces lieux sont des points de convergence, destinations vers lesquelles on se dirige, pôles d'attraction de la communauté.

Le puits, la fontaine et la source, éléments qui désignent l'eau statique, sont cités dans les romans de Mohammed Dib.

Ainsi, le puits, à l'instar de la fontaine, dans *la grande maison* par exemple, est considéré comme un centre de gravitation pour les femmes de Dar-Sbitar : « Elles palabraient à n'en plus finir autour du puits » (p.79).

Il permet des échanges multiples, favorise la détente et participe à la survie « Il faut de l'eau, beaucoup d'eau. C'est plus qu'une géhenne ici. Allez en bas, amenez ce que vous pouvez d'eau » (p.95).

L'eau bienfaisante est utilisée pour lutter contre la chaleur, « la fournaise ». De l'eau pour ne pas étouffer de chaleur mais cela suffira-t-il ? « Aussitôt répandue, l'eau s'évaporerait en une vague ardente ». L'effort n'est pas épargné : « Omar traînait une vieille marmite. Ses deux sœurs, Aouicha et Meriem, charriaient l'eau dans des bidons.

*Du puits, dont ils faisaient grincer la poulie sans discontinuer, tout était inondé sur leur passage.» (p.95) « La grande sœur continuait la navette entre le puits et la chambre. »(p.97)*

Toute cette frénésie pour « transporter de l'eau et la déverser sur le sol et les murs » s'accompagne d'une atmosphère de mort : « Il était vain de parler de fraîcheur et pourtant Aïni en avait besoin pour travailler. C'est même un miracle qu'on n'y eût encore trouvé aucun d'entre eux foudroyé » (p.96). Il faut lutter pour la survie (travail de Aïni), contre l'étouffement et l'enfermement « tout était délavé dans un enfer de lumière. A chaque pas, les enfants butaient contre des murailles que dressait la chaleur desséchée d'août ; le ciel en ébullition vomissait des tourbillons de mouches que des odeurs de fosses attiraient. Ces journées lâchaient sur le quartier une puanteur subtile, tenace de charogne que ni les coups d'air, ni la chute de température nocturne ne parvenaient à défaire » (p.96).

La puanteur qui pollue l'atmosphère peut être vue comme la décomposition (= le démantèlement) des valeurs culturelles de la société colonisée : dégradation progressive et insensible contre laquelle l'eau purificatrice et régénératrice ne peut plus rien : « La navette entre le puits et la chambre » ne suffit pas à venir à bout de cette chaleur qui semble porter une connotation de fatalité (vomie par le ciel). C'est sans doute pour cela que « toute cette eau ne servait à rien. Ils le savaient tous. Au soir, la chaleur fondit sur eux. Leurs corps furent moites » (p.109).

La présence des mouches est vraisemblablement une image renvoyant à la présence coloniale qui s'infiltré partout, contamine tout et crée le vide culturel. Le puits n'est plus utilisable à cause de la pollution qui envahit l'intériorité de la maison : « Dans la maison, le puits était trop près des cabinets, si près qu'il y avait des infiltrations. Aïni ne voulait pas de son eau » (p.144). Ce rebut est tel que c'est l'eau de la fontaine qui va devenir le substitut du puits. La fontaine, construction publique, fait implicitement référence à la présence coloniale, une présence dont l'impact atteindra des sphères vitales : la nourriture des corps et celle des esprits « Omar ne demandait plus un morceau de pain trempé dans l'eau de la fontaine » (p.47). Composition frugale d'un repas essentiel et rudimentaire qui souvent fait défaut. Le vide du ventre et celui de la tête vont souvent de pair « il ne rencontrait qu'un vide à l'intérieur de lui-même... Cette cendre des longues heures où il n'avait eu aucun aliment, il n'arriverait jamais à la cracher entièrement » (p.47).

L'eau de la fontaine est devenue indispensable et fait désormais partie de l'effort à faire pour se nourrir « Aïni, derrière, dans son haïk blanc qui s'effilochait de plus en plus sur les bords, un grand seau débordant lui tirant le bras. Lui, apportait de quoi manger, elle, de l'eau de la fontaine commune pour boire » (p.144).

Cependant, le vide gagne la ville « Quel vide ! La vie se retirait de Tlemcen dont le grand soleil avait pris possession. Tout d'un coup, comme si la ville ne vivait plus depuis des millénaires, ses larges avenues redevenaient d'immenses voies solitaires et antiques, où les bruits s'étaient tus, ses édifices, des temples d'un culte perdu et son vaste silence, la farouche paix de la mort qui étincelait dans l'ardeur du jour. Tlemcen prolongeait son existence dans la pierre » (p.169). Dans ce texte, le rapport

chaleur/culture est attesté par le 'grand soleil' qui est, à notre avis, une référence à la culture occidentale qui, sous prétexte d'apporter la 'paix', apporte la 'mort', le 'vide' culturel ; la ville est pétrifiée dans le silence (culture muselée, opprimée) et la rigidité de la pierre (sa culture se sclérose dans les slogans et les stéréotypes).

Cette description de la ville reproduit sensiblement la formation du puits dont l'eau s'échappe de la surface pour se réfugier dans le sous-sol, c'est-à-dire, dans la pierre.

La source et le puits, dans *L'incendie*, semblent être des symboles de l'union communautaire, ils renvoient à l'être, au secret de la vie intérieure ; dans l'écriture, cette intériorité est dévoilée, livrée à travers la terminologie de la maghrébinité voire de la tlemcénité. Ainsi, à Bni-Boublen, sur les hauteurs de Tlemcen, la source apparaît comme un lieu où se déroulent deux rites qui entremêlent le ludique et le sacré et qui renvoient aux préceptes de l'Islam selon lesquels les ébats sexuels doivent être suivis de purification ; cette dernière est évoquée dans ses deux formes (par la terre et par l'eau) dans **L'incendie** « *Sa main plongée dans l'eau ressortit pleine d'une boue noirâtre et fine qui s'égoutta entre ses doigts ; ce qui en resta, Zhor l'appliqua contre sa peau et s'en frotta avec beaucoup de soin. Elle pêcha d'autres poignées de vase qu'elle laissa couler sur elle, continua de se frotter avec la même attention concentrée...Elle se lava de la boue....Quand l'eau finit par s'écouler de son corps aussi pure que celle de la source, elle sortit...* » (p.98).

La source est le lieu où la nature reprend ses droits et restitue à l'être son essence et le livre dans sa nudité. Elle invite à la méditation et à un retour à soi. C'est ainsi que, c'est vers la source que Zhor se dirige, lorsque, révoltée par le comportement douteux de Kara Ali et déçue par les soupçons de sa sœur, elle ne sait à qui confier son désarroi et sa panique "elle prenait le chemin de la source...ayant suivi un étroit sentier, elle s'agenouilla, dès qu'elle fut arrivée à la source, en face de la cuvette de terre où l'eau se rassemblait avant de s'aller perdre dans les champs. Cette source n'était qu'un minuscule trou noir, dans le sol, qui ressemblait à une trempe trouée. C'était comme un oiseau au cou frêle qui palpitait éperdument, avant de reprendre haleine, parce que des mains paraissaient accrochées à sa gorge...Je vois sa gorge, j'entends le claquement de ses artères, ce mince filet, c'est sans doute un rayon de sang.Elle remontait parfois des profondeurs qu'elle explorait, eût-on dit, les yeux fermés. Autour d'elle, on ne savait quoi grondait dans le cœur des montagnes et des vallées. Ça n'était pas le vent, ça bougeait à l'intérieur, frappait les plaines puis remontait vers les hauteurs du pays. La terre en était secouée, tout tremblait, les champs nus tressaillaient, et l'on entendait sonner jusqu'au fond de l'horizon ce torrent de forces captives qui allait un jour inonder le pays." (p.173).

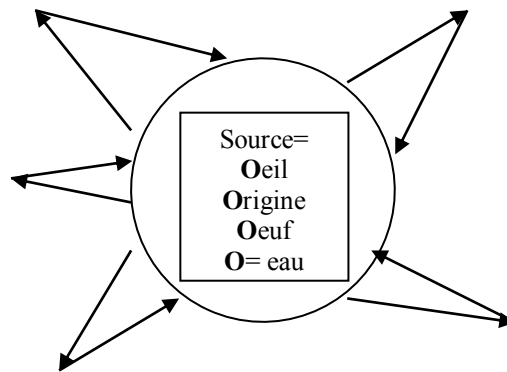
Dans ce passage, il semble que c'est l'authenticité et la pureté qui sont mises à l'honneur : en effet, Zhor est en symbiose avec la source, parce qu'elle incarne l'innocence et la candeur naturelles et le refuge qu'elle va chercher auprès de la source est, en lui-même, une forme de contestation, de riposte à l'attitude de sa sœur et de son beau-frère. Elle est elle-même la source dont elle ressent les palpitations et l'émoi. L'analogie donnée par la transposition de l'eau par le sang n'est pas anodine, car les deux éléments (sang et eau) se rejoignent dans une caractéristique essentielle : ils sont

source de vie. Cette allégation peut être précisée par la suite du texte qui montre le mouvement latent de la révolte, de la vie. La source apparaît donc comme une illusion de calme et de sérénité, alors qu'elle recèle dans ses entrailles des forces intenses. Cela nous fait penser à ces villes superposées de **Qui se souvient de la mer** dont l'une, celle d'en haut génère la mort, cependant que celle d'en bas protège la vie. Ces forces vives seraient ces préceptes conservés à travers les temps, ravivés par la contrainte et l'interdiction, et qui seraient une culture de la survie, prête à sourdre au moment propice.

La source, "l'aïn", en arabe, traduit "l'œil", dans sa valeur dénotée. C'est le nom de "Aïni", mère d'Omar, (le "i" final étant un pronom génitif suffixe). Ce personnage est vu comme la source des revenus de la famille, la source de chaleurs affectives pour Omar et ses sœurs, même si l'affection et les revenus demeurent bien maigres dans une vie de plus en plus étroite. Aïni n'en reste pas moins l'unique référence affective pour ses enfants et leur bien à la fois précieux et indispensable à l'instar même du sens de la vue.

La source, dans **Le désert sans détour**, est le but vers lequel se dirige Hagg-Bar, un énergumène armé d'un parapluie qui va mourir dans le désert. Il est poussière et retourne à la poussière ; c'est la destinée de tous les mortels de se diriger vers la mort aussitôt qu'ils sont nés. Le désert est le lieu où s'inscrivent les destinées, où plutôt « *La page blanche [qui] n'est pas que ce sur quoi on peut écrire. C'est en même temps ce sur quoi votre destin peut vous apparaître, s'écrire de soi-même* »<sup>iii</sup>.

On pourra schématiser la source, (la fontaine et le puits n'en étant que des formes élaborées) comme suit :



Le schéma fonctionne selon le principe de la pesanteur : tout objet s'écartant de la Terre est appelé à y retomber (cf. Newton) ; sauf s'il est mis en orbite, alors, il gravite autour d'elle, parce qu'elle devient justement son centre de gravité « *ah, le temps a sa chute aussi. Le temps lorsqu'il fait retour à son début, à l'œuf des origines. Où cela commence, où cela finit...Où tout renaît ! Sans doute* » (p.124). En bref, la philosophie qui se dégage de ce raisonnement aboutit à l'affirmation suivante : les hommes ne peuvent échapper à leur destinée qui fait partie du cycle de la **/vie/ VS /mort/** dans lequel la vie et la mort se génèrent réciproquement et se suivent.



On se rend compte que la circularité est le trait dominant dans la mesure où elle reproduit le retour sur soi, le retour au point initial, un retour nécessaire pour la renaissance, le ressourcement, le re-devenir ou mieux encore le re-venir, un va-et-vient entre la vie et la mort, l'une générant l'autre dans un mouvement de corrélation. C'est le schéma de la gravitation cosmique qui n'a de sens que par rapport à son centre de gravitation. Le schéma reproduit l'illusion du statique, car en fait tout, dans le cosmos, est en mouvement et la sensation d'immobilité est une notion tout à fait relative. Le caractère de repère de la source se confirme mais lorsqu'il s'inscrit dans la relativité cosmique (le désert la rend plus sensible encore) il devient insaisissable. Nous serions tentés de pousser encore plus loin l'interprétation pour dire que ce qui est insaisissable par les sens humains est justement l'entité divine, source de toute création et à laquelle retourne toute créature.

On remarquera que l'exploitation de la figure de la source passe du niveau individuel dans **L'incendie** au niveau universel dans **Le désert sans détour** pour transcender tout cela vers le niveau métaphysique.

## II/ Caractérisation de l'eau mobile

L'eau mobile est l'eau qui suit un cours, qui se déplace et déplace dans son sillage soit en emportant, soit en charriant, soit en transportant.

### 1. le fleuve

Le dictionnaire donne du fleuve les définitions suivantes :

- cours d'eau qui se jette dans la mer.
- écoulement abondant.
- masse importante (soutenu).

Le fleuve apparaît comme un véhicule doté d'une force et d'une puissance à laquelle il est difficile de résister. On retiendra des définitions les notions suivantes :

- Écoulement, cours
- Abondance
- Masse importante
- Se jette dans la mer
- Longueur, durée.

On notera que le fleuve prend sa source dans les hauteurs (montagne) et s'oriente vers la mer. Son cours est irréversible. Le fleuve, sous cette forme puissante, est évoqué dans **Les terrasses d'Orsol** ; le cours du fleuve est généralement assez long : il prend sa source dans les montagnes -souvent neigeuses- ; il traverse des villes et s'égayé dans les plaines avant de se jeter dans la mer. Dans le contexte maghrébin, ce sont plutôt le ruisseau, le torrent voire la rivière qui prennent le pas sur le fleuve. Comparons les définitions données par le dictionnaire :

### 2. la rivière, le torrent, le ruisseau

Le dictionnaire les définit de la façon suivante :

**Rivière**

Cours d'eau de moyenne importance qui se jette dans un autre cours d'eau.  
Écoulement important (de quelque chose) (soutenu).

**Torrent**

Cours d'eau de montagne impétueux.  
Écoulement impétueux de (quelque chose).  
Émission abondante et impétueuse (de quelque chose).

**Ruisseau**

Cours d'eau peu profond et de faible débit.  
Écoulement abondant et ininterrompu (d'un liquide).

On pourra observer que la rivière, contrairement au fleuve ne se jette pas dans la mer mais dans un autre cours d'eau. Son débit est moins important que celui du fleuve. Son écoulement ne prend de l'importance que lorsqu'il est appliqué, de façon hyperbolique, à des liquides qui habituellement ne sont pas abondants.

Quant au ruisseau, il est la forme la plus indigente en eau de tous ces cours. Son faible débit et son lit peu profond en font un agent véhiculaire négligeable ; c'est ainsi que, dans la littérature maghrébine, le ruisseau ne sert souvent qu'à transporter les déchets et les rejets des habitations ; par ce fait, il prend le trait de péjoration qui marque le caniveau.

Le torrent est un cours d'eau dont la particularité est la violence et la force du débit. Ceci est dû au fait qu'il descend des hauteurs abruptes et se précipite de talus en talus. Le torrent ravine le sol et recompose le paysage. Le torrent est un véhicule destructeur ; l'eau elle-même ne peut séjourner à la surface du sol et elle emporte dans sa course folle les sédiments et les petits éléments ; seules les grosses pierres restent dans le lit ; le torrent du Maghreb se nomme oued ; c'est un torrent fantôme qui peut apparaître lors d'une chute de pluie et disparaître pendant les chaleurs ; son utilité est toujours très aléatoire.

Nous allons récapituler les traits essentiels de ces termes dans le tableau suivant :

Fleuve	rivière	torrent	ruisseau
<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ Écoulement, cours</li> <li>➤ Abondance</li> <li>➤ Masse importante</li> <li>➤ Se jette dans la mer</li> <li>➤ Longueur, durée.</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ cours</li> <li>➤ moyenne importance</li> <li>➤ se jette dans un autre cours d'eau</li> <li>➤ écoulement important</li> <li>➤ obstacle,</li> <li>➤ collier de grand prix composé de <u>diamants</u></li> <li>➤ <u>Les petits ruisseaux font les grandes</u></li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ cours d'eau de montagne</li> <li>➤ impétueux</li> <li>➤ écoulement impétueux</li> <li>➤ émission abondante et impétueuse</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ <u>Les petits ruisseaux font les grandes rivières</u></li> <li>➤ <u>cours d'eau peu profond de faible débit</u></li> <li>➤ <u>écoulement abondant et ininterrompu</u></li> <li>➤ <u>caniveau</u></li> <li>➤ situation <u>misérable</u> ou</li> </ul>

	<u>rivières</u>		<u>dégradante</u>

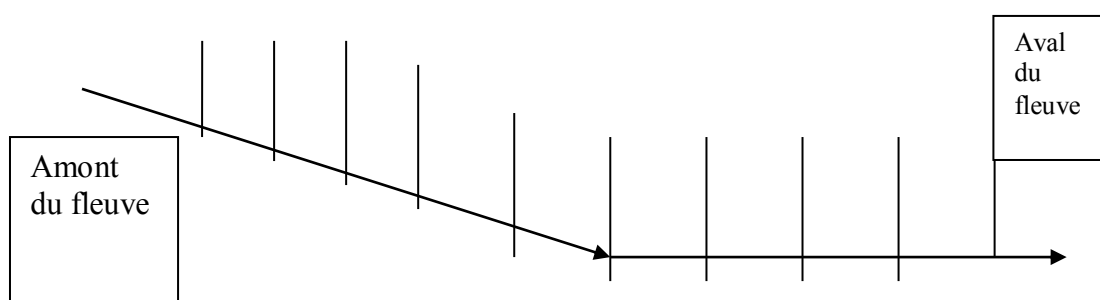
On peut constater que seul le fleuve et la rivière peuvent servir de véhicules ; les autres cours d'eau n'assument ce rôle que partiellement. Mais on peut s'arrêter aux traits distinctifs :

- Se jette dans la mer (fleuve)
- se jette dans un autre cours d'eau (rivière)
- impétueux (torrent)
- peu profond de faible débit caniveau (ruisseau)

Dans le texte tiré du roman **Les terrasses d'Orsol** « *Accoudé depuis quelques minutes au parapet du pont sur le Slän, je regarde le fleuve. Il accourt avec ses péniches, ses canots, ses bateaux-mouches lestés de leur chargement de touristes, un soleil cendré poudroie sur tout ça d'où jaillit par intermittence un éclair aveuglant, les blés mûrs ont leur propre soleil, les fleuves aussi* » (170), le fleuve apparaît comme un facteur économique important : il transporte les marchandises et les touristes mais curieusement semble porter aussi le soleil, un soleil particulier, celui des fleuves, tantôt voilé tantôt aveuglant. Le fleuve transporteur de valeurs marchandes transporte aussi des touristes ; mais s'agit-il de visiteurs occasionnels venus visiter la ville ou d'autre chose ? Un autre énoncé nous éclairera peut-être « (...) *quelle idée de faire passer un fleuve au milieu de la ville. Au milieu de la ville ? (...) Mais Jarbher a été bâti sur le fleuve, qui existait déjà (...) Aujourd'hui c'est la ville qui a l'air plus vieille et c'est le fleuve qui a l'air d'avoir été amené là pour la traverser, les choses changent avec le temps. Ce sont d'ailleurs des gens à faire des choses pareilles même si le fleuve était déjà là d'avant comme tu le prétends* » (pp.172-173).

Le fleuve introduit l'idée de voyage, de passage, d'instabilité. Le fleuve est mouvement et c'est ce caractère qui lui permet de rester jeune, alors que la ville est fixe et c'est cela qui la fait vieillir. Mais le fleuve semble charrier les mêmes choses alors qu'en fait ce n'est pas le cas : il se nourrit de l'activité de la ville qui génère la vie et à ce titre, il participe à cette vie en emportant les particules des destinées des uns et des autres. Il est l'allégorie de la vie, voyage éphémère que nous effectuons ici-bas en nous donnant l'illusion de la pérennité. Nous projetons notre vanité sur ce qui est plus durable et plus résistant, constructions, monuments, bâtisses qui attesteront de notre passage et, au caractère périssable du temps, opposeront le caractère durable de l'espace. Ce sont les vestiges (atlas) du passé qui écrivent l'Histoire et restituent la mémoire des époques révolues.

Mais le fleuve est aussi le moteur qui imprime aux choses inertes un mouvement de progression qui les transporte d'une dimension vers une autre, d'un état vers un autre, cours de la vie, cours du progrès, de l'évolution, de la modernité, de la perspicacité humaine capable de domestiquer la force du fleuve ; cependant, cette dernière particularité est l'apanage de certains hommes seulement : les fous. Ceux qui outrepassent les limites du normal et du raisonnable, ceux qui font le culte de l'excès. Qui agira sur l'autre : la ville parviendra-t-elle à chevaucher le fleuve et à courir avec lui vers un nouvel horizon ? Ou bien, le fleuve se laissera-t-il détourner de son cours par la ville ? Qui aura raison de l'autre ? En fait, nous nous trouvons devant la dualité du statique et du mobile que nous schématiserons ainsi :



Le schéma reproduit le cours du fleuve qui s'oriente de l'amont vers l'aval, c'est-à-dire du haut vers le bas. Il traverse la ville, ensemble de constructions, représentées par des traits verticaux. On pourra remarquer que c'est le jeu de la verticalité et de l'horizontalité qui est en question et que l'on peut interpréter par la complémentarité de la vie (position debout) et de la mort (position couchée). L'association du fleuve et de la ville est un indice de civilisation qui fait preuve d'une technologie (savoir faire, pouvoir faire) qui permet de tirer parti de ce qui est inerte autant que de ce qui bouge. Plus le fleuve approche de la mer, plus il est horizontal, plus il est proche de sa source plus il est dans le vertical. Par conséquent, corrélativement au mouvement du fleuve, la ville ne peut se propager et s'étendre que dans les endroits où le fleuve atteint un grand degré d'horizontalité qui diminuera son agressivité et le danger qu'il peut constituer. En raison de la similitude du cours de la vie et du cours du fleuve, pourrions-nous dire que l'homme produit lorsqu'il est à la fleur de l'âge au moment où il commence à sortir de la verticalité de l'enfance.

Quant à la rivière, elle est dans **Le désert sans détour** une figure virtuelle mais elle montre une rivière à sec et malgré cela elle fait obstacle « *À ce moment, soulevant à peine son sceptre, le plus grand de tous se borne à dire, et ses paroles semblent voler par-dessus une rivière à sec, bien entendu : -C'est lui* ». C'est dire que les rivières ne sont là que pour séparer et pour être traversées.

Une autre image de la rivière dans **Le métier à tisser** « *Le lendemain, il avait eu soudain le désir d'aller se baigner dans la petite rivière de Saf-Saf.[...]À cet endroit, la rivière s'élargissait, coulait paresseusement à l'ombre de gros térébinthes, entre des touffes d'herbes sauvage. Une vaste quiétude emplissait l'espace sillonné de bruits lointains qui faisaient tinter l'air. L'oreille bercée par ce murmure indistinct, Omar n'en percevait rien. Il somnolait, couché sur le gazon, après avoir longuement*

*barboté dans l'eau. [...] Omar retourna à l'eau. Subitement, la vibration têtue qui creusait l'air depuis un moment crût. Elle devint un bruit qui prit possession de toute la campagne. Cela semblait provenir du fond de la terre ; un instant après, c'était l'horizon qui était ébranlé. Debout dans l'eau, Omar tendait l'oreille. Au bout de quelques secondes, il sortit de la rivière» (pp.203-204).*

On peut relever, dans ce passage, que la rivière est une composante de la nature et qu'en tant que telle, elle apporte la quiétude, la détente et la paix. Or, cette paix est troublée par le convoi des militaires. On a alors l'impression que Omar fait partie d'un spectacle dans lequel il reçoit la récompense (le chocolat) pour un numéro à exécuter, en l'occurrence le plongeon largement approuvé par l'ovation (le public) ; une réplique de ce qu'on peut voir dans les présentations de saltimbanques qui produisent leurs animaux devant un public et qu'on récompense avec un sucre ou une friandise. Cette attitude démet le colonisé de son statut d'homme et l'affuble du rôle de bête de zoo. Ce sont des Américains qui débarquent pour sauver la France, mais qu'advient-il des colonisés après cela ? Le bain dans la rivière est un baptême qui consacre le passage pour Omar de l'enfance à l'adolescence. La rivière est là encore la ligne de séparation entre deux époques : celle de l'enfance, des jeux, de l'insouciance, et celle de l'adolescence, des choix, des décisions et de la maturité. Le livre se ferme sur un portrait de Omar marqué par le sérieux « *le visage avait une expression sérieuse, presque farouche*» (p.205).

Dans **Les terrasses d'Orsol** « *Un ruisseau bourdonne au fond et le calme n'en acquiert que plus de force. Je n'oppose aucune résistance à l'attraction qui m'appelle et je finis par rejoindre le ru. Il m'escorte un temps, il est discret, il coule précisément comme il aurait coulé à l'intérieur d'une crypte. De grosses pierres jetées en travers du courant, un peu plus loin, le rendent guéable. J'en profite, passe de l'autre côté, le ruisseau me quitte pour suivre sa propre voie* » (109), Le ru, le ruisseau sont ici des cours d'eau qui donnent au paysage un charme particulier (*attraction*) ; ils se distinguent par la *discretion*, elle-même empreinte de solennel et de sacré. Le ruisseau est guéable et de ce fait ne sépare pas vraiment ; il peut être enjambé. Dans ce contexte, le ru est le signe d'une nature équilibrée et généreuse où l'eau collabore à vivifier un univers luxuriant de plantes (et d'êtres vivants) qui rappellerait volontiers le vert Paradis aux nombreux ruisseaux<sup>iv</sup>.

Alors que dans **Qui se souvient de la mer**, le ruisseau est ici non plus le véhicule de l'eau mais celui du sang « *Ismaël, c'était Ismaël. La rue l'avait attiré ainsi qu'un gouffre. Lui qui ne s'y aventurait plus depuis longtemps, lui si enchanté d'en avoir fini avec ce monde ! Perdu en l'absence du corps et de l'âme, perdu corps et âme. Quel sort ! [...] La femme d'Ismaël s'assit au milieu de la cour [...] hurla telle une louve, s'arracha les cheveux, se griffa profondément. Elle ne fut plus, après un instant, qu'un flot de sang qui franchit la maison, gagna le vestibule, passa sous la porte cadénassée et, selon toute probabilité, alla courir dès cette minute à travers les rues sur les traces d'Ismaël. Depuis, ce ruisseau continue toujours à couler ; chaque fois que l'on rentre ou sort, on doit l'enjamber*» (p. 148). « *Elle [la maison] aussi était plongée dans la même quiétude. Mais comme j'entrais, sans avoir l'air de me voir, le ruisseau de sang recommença à couler, et les murs lancèrent de longues clameurs. Je compris bientôt la raison de ces cris : le sang remontait le long de leurs parois. Des*

*larmes giclèrent de mes yeux. A ce moment, les locataires accoururent vers moi. Je leur cachai mes larmes»* (p. 175).

Nous avons montré plus haut que l'eau référerait à la vie ; à présent le sang renvoie à la vie dans une forme de précision et d'insistance qui ne doit pas prêter à équivoque. Cependant, l'interprétation du ruisseau tel qu'il se présente dans ce passage donne lieu à la proposition suivante :

Le sang produit par la femme d'Ismaël est une référence à sa descendance ; rappelons que dans la religion islamique Ismaël est l'homme du Sacrifice et ce n'est grâce à la soumission de ce prophète que les mâles de l'Humanité ont été épargnés. C'est donc ainsi qu'ils pourront se multiplier et courir dans les rues et peupler le monde. Le ruisseau va créer un réseau qui se propagera à l'infini. On remarquera encore une fois que c'est la notion de mort (soumission, acceptation) qui favorise la vie. On assiste également à une sorte de récupération de l'acceptation *caniveau* au profit du sang qui passe du sens de « *matière organique qui peut se putréfier rapidement* » à « *liens, multiplication, enrichissement* ».

### III/ Caractérisation de l'eau profondeur, immensité (=errance)

Le dictionnaire définit les termes lac, mer et océan de la façon suivante :

#### 1. Le lac

Nappe d'eau douce ou plus rarement salée, occupant une dépression fermée à la surface du globe

#### 2. La mer

Vaste étendue d'eau salée qui entoure les continents et couvre les deux tiers de la surface du globe.

#### 3. L'océan

Etendue d'eau salée qui occupe la plus grande partie de la terre et que l'on divise en cinq entités géographiques distinctes portant chacune un nom spécifique.

Immensité prodigieuse (de quelque chose) (soutenu).

On retiendra les principales distinctions :

Lac	Mer	Océan
<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ nappe d'eau</li> <li>➤ (abandonné)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ étendue d'eau salée, plus petite qu'un océan</li> <li>➤ quantité de...</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>➤ étendue d'eau salée qui occupe la plus grande partie de la terre</li> <li>➤ immensité prodigieuse</li> </ul>

Dans *Le sommeil d'Ève*, Le lac est une eau dormante qui capte la lumière et se transforme en miroir « *Un pays qui va de lac en lac, ne s'accommode, sembla-t-il, que de cette eau dormante, ne rêve que de reflets à l'infini, ne cherche qu'à s'y perdre - qu'à vous y perdre(...) Et la solitude n'a rien cédé, ayant simplement substitué cette housse mangée aux mites au brillant glacé des lacs (...)* D'autres lacs ; ils refont

*surface, ils affluent et, tout aussi muets, ils offrent au ciel leur image vide* » (199-200). Il produit l'illusion, le reflet. Le pays est un véritable paradis de verdure mais il semble que loin de confirmer cela, le lac crée le sentiment de dérive (« *vous y perdre* ») ; la surface lisse et immobile du lac augmente son espace sur lequel se perdent les repères. C'est un désert d'eau d'autant plus inhospitalier qu'il est glacé. Il renvoie à un monde paré des atours de la civilisation mais dépourvu de chaleur humaine, un univers fermé incapable de communiquer, de donner et de recevoir. A son image sont ses hommes et ses femmes : introvertis, secrets et xénophobes et l'homme du Sud s'en ira pour laisser Faïna la louve vivre avec un autre loup, Oleg, le loup du Nord.

En plus d'une eau dormante, le lac, dans **Les terrasses d'Orsol**, est une eau silencieuse « *Je recommence à chercher un accès au lac (...) Les dernières par l'effet de la déclivité sont immergées à ras de chéneau dans les frondaisons. Je bats des buissons, des bosquets, des prés, tous ces parages. Le lac dans ses douves profondes gravite quelque part, lointaine, inaccessible coulée de perles fondues (...) Le même silence que partout m'a suivi, ou attendu ici. Il s'étend apparemment jusqu'à l'eau, ailes de lumière, limpides, qui bougent (...) Mais là n'est pas la chose extraordinaire. C'est le silence, un lac c'est de l'eau silencieuse. De l'eau silencieuse ; étonnamment devant l'incrédible et tout ce qui se répand à travers le mutisme de l'espace liquide, séparé à peine du ciel par une ceinture de brume, elle-même à peine moins bleue que l'air (...) J'envoie promener mes habits au loin et fends cette eau qu'aucun déchet humain ne souille* » (108-110-111).

Eau morte en apparence seulement, car la vie du lac se déroule dans les profondeurs « ***Le lac dans ses douves profondes gravite quelque part, lointaine, inaccessible coulée de perles fondues*** » (108).

Référence au flegme des gens du Nord, introvertis, imperturbables et silencieux qui se distinguent par cela fondamentalement des gens du Sud, extravertis, agités et volubiles. Deux mondes diamétralement opposés, se rejoindront-ils un jour ?

Cependant, la limpidité du lac laisse penser que son eau est pure, qu'elle est le produit exclusif de la nature ; « *séparé à peine du ciel...* » : une eau quasi céleste, une manne qui n'a subi aucune perversion parce que toujours en rapport avec le Ciel ; elle le reflète, le rejoint à l'horizon, se confond avec lui dans son bleu à peine nuancé. L'absence de repères est totale. Le bain prend l'allure d'un baptême ouvrant un pèlerinage, visite de l'insolite, du sacré où l'on s'en remet au Guide Suprême en vue d'une promotion qui octroie l'expérience, le savoir et autorise la parole.

À l'instar du lac, la mer, dans **Le sommeil d'Ève**, est marquée par la profondeur. Elle ne se livre pas. Elle est impénétrable dans son immensité même. Sa force détruit puis recompose dans un mouvement incessant. L'écriture, à ce stade, raconte sans dire, sans expliquer ; elle est elle-même l'aventure. Elle décompose le sens pour le proposer dans l'étrange et dans l'insolite, inattendu et déroutant. Pourquoi ? Quelles sont les valeurs culturelles qui sont mises en jeu ainsi ? La discrétion serait-elle une forme subtile de l'éloquence ?

Contrairement au lac, la mer, dans **Cours sur la rive sauvage**, est animée « *J'allonge ma brasse. Arpenter la mer, quoi de plus facile et de plus exaltant ? Que de fois, dans le passé, maternelle, elle m'avait entouré, couvert, protégé de ses flots. Puissante et prompte, elle me porte donc, j'ai le sentiment qu'elle me comprend, qu'elle m'approuve ; qu'elle consent [sic] à appuyer mes efforts. Je distingue en peu de temps une nouvelle ceinture d'écume, une nouvelle plage vers laquelle je mets le cap* ». La mer se présente comme un être vivant dont le trait de *maternité* est récurrent. C'est une entité productrice dans la mesure où elle donne à l'homme l'opportunité d'élargir ses horizons (plages).

Dans une forme plus allégorique, la mer est représentée dans **Qui se souvient de la mer** comme une force protectrice, comme un guide confondu avec les femmes mais s'opposant à la pierre « *La sagesse de la mer finit toujours par l'emporter sur les trépignements de l'homme, j'étais prêt à la croire. J'aimais aussi, sans m'en rendre compte, le parfum de sel dans lequel sa parole me parvenait (...) Sans la mer, sans les femmes, nous serions restés définitivement des orphelins ; elles nous couvrirent du sel de leur langue et cela, heureusement, préserva maints d'entre nous ! Il faudra le proclamer un jour publiquement* » (20/21).

On retrouve dans la dichotomie /pierre/ VS /mer/ l'opposition /inertie/VS /mouvement/ et par déduction la dyade /vie/ VS/mort/. La proximité de la mer fait échec à la pierre. La mer est l'ouverture sur le reste du monde et de ce fait devient la seule alternative pour lutter contre la sclérose et la stagnation.

Dans **Le sommeil d'Ève** « *Sophia. Oui, me disais-je, et un mirage de mer m'a remplie. Un mirage où les couleurs du ciel et de l'eau s'inversaient : bleu noir pour l'azur et, toute claire en dessous, une pâleur illuminée pour la mer, la seule source où le jour puisait son éclat. Une mer arrêtée, qui suspendait son souffle ...* » (p.27).

Dans ce roman, une direction de sens de la mer est d'emblée, suggérée par le terme « sophia » : sagesse, lumière. Les associations de sens vont se succéder pour aboutir à la pureté symbolisée par la Vierge Marie, elle-même d'abord incarnée par Faïna, l'eau, la lumière « *Faïna faite à l'image de la Vierge russe, Faïna la chrétienne primitive, orthodoxe, ayant foi en la Parole...* » (p.211). Cette référence est donnée comme insaisissable par le narrateur « *Je serai encagé dans mon impuissance à énoncer combien il y a de Faïna, combien d'eaux, combien de soleils. L'opacité est celle du langage : elle est un fait premier et aussi dernier...* » (p.161).

La mer, la sagesse, la lumière, sont autant d'éléments qui invitent à la fraternité des hommes et à l'ouverture sur le dialogue interculturel afin d'éviter les dérives et la perte.

Les quelques exemples que nous venons de citer servent à donner un échantillon très limité, il est vrai, mais suffisant pour permettre d'imaginer la richesse des variations des signes composant le lexique de l'eau, considérés dans leur sens dénoté, mais aussi et surtout dans les connotations susceptibles de renvoyer aux contacts de cultures.



**Références :**

- Nous citerons à titre d'exemples l'ouvrage de LEYS, Simon, **La mer dans la littérature française**, Plon, 2003 et **Tous les rivages, la mer, une petite anthologie littéraire**, Le Carrousel, Paris, 1998.

<sup>1</sup> - **Petit Larousse**, 2000.

<sup>1</sup> - Dib, Mohammed, **Tlemcen ou les lieux de l'écriture**, Revue noire, 1994, p.108.

<sup>1</sup> - cf. **L'infante maure** p. 155 «*Ils posséderont des jardins où coulent des ruisseaux*».

---